

Quartier "non-lieu" ?

Laurence ELLENA *
Abdellatif CHAOUITE **

Dans le cadre d'un programme de travail sur le lien social et la prévention dans un quartier d'une ville de l'Isère, une mission d'observation et de recueil de la parole des habitants et des acteurs professionnels, menée par deux intervenants extérieurs, est en cours. Ce recueil vise les représentations du vécu, des problèmes et des solutions éventuelles impliquant l'ensemble des concernés.

Quatre femmes d'origine étrangères (trois marocaines et une sénégalaise) fréquentant le Centre Social du quartier, ont aimablement accepté de s'entretenir avec nous dans ce cadre. Ces femmes sont d'anciennes habitantes du quartier — certaines depuis 16 ans — et ont plusieurs enfants âgés de 6 à 20 ans.

Leur présence dans le quartier telle qu'elle est saisie dans et par leurs représentations révèle, au-delà des problèmes concrets des logements au sens strict — "Il y a des problèmes d'humidité, on fait tout le temps changer de tapisserie", "On a de toutes petites baignoires dans lesquelles on ne peut même pas rentrer" — un vécu du quartier pour le moins problématique. Le sens même de la présence se définit habituellement par une sorte d'adéquation ou d'accord entre le lieu contenant cette présence et le déploiement de celle-ci. Le lieu comme dépositaire de la présence contribue à lui donner sa forme... Or là, l'impression qui est donnée est celle d'un décrochage entre le lieu et la présence. Le quartier est vécu plus comme un non-lieu que comme un lieu. Le non-lieu ne contient pas, il est même "dangereux" comme une sorte de vide dans lequel on peut tomber : "Ici il n'y a rien. Ici il n'y a pas d'organisation. Les femmes arabes ne font rien. Rien ne se passe"; "Il n'y a rien pour les jeunes pendant les vacances. Il n'y a rien pour les ados"; "Il n'y a ni aide ni rien pour les jeunes"; "Il n'y a rien pour les petites filles"... Cette occurrence de Rien qui définit le rapport des membres de la famille au lieu (Ici) est d'autant plus frappante qu'elle émane justement de personnes qui ne se contentent pas d'être présentes passivement dans le quartier mais en investissent certains lieux (notamment le Centre Social). Leur parole semble revendiquer à partir justement de cet investissement premier. Elle revendique une sortie du Rien...

Nous indiquons ici hâtivement quelques types de représentations qui semblent relier le vécu, le sentiment du Rien et la revendication.

L'isolement, l'ennui, le manque d'activités qui font lien social dans le quartier : "On a l'impression que personne ne vient nous aider"; "Les jeunes adultes ne trouvent rien du tout"; "Faire des choses pour les femmes c'est bien. Mais à part la couture il n'y a rien"; "On fait quoi ? Un peu de ménage, un peu de parabole"; "Il faut faire organiser des choses aux enfants et aux adolescents"; "Chacun est dans son coin, il faudrait les écouter au moins"; "On

pourrait se rencontrer, cuisiner... On pourrait manger ensemble, boire ensemble"...

Le chômage : "Il y a du chômage"; "Il faut que les enfants de 18/20 ans travaillent. Il faut leur trouver quelque chose"; "Il y a des familles où le mari ne travaille pas, où la mère n'a pas le RMI. Il y a des problèmes d'argent"; "Les jeunes, dès qu'on rate son BEP, on est à la rue"; "Une seule paye ne suffit pas pour les études"...

Le décalage entre l'évolution de la réalité socio-familiale et l'intervention institutionnelle par catégories d'âge : l'institution se réfère à une catégorisation psycho-sociale classique d'enfant, pré-adolescent, adolescent, jeune adulte. Ce dernier est exclu de son champ d'intervention car supposé autonome. La réalité, elle, est autre. Elle est celle de la dépendance de ces jeunes adultes à la fois par rapport à leurs familles et à leur environnement, ce que parfois on dit en terme d'extension de l'adolescence : "A 20 ans, les enfants sont toujours à la charge des parents. Il faut leur trouver quelque chose"; "Il n'y a ni aide ni rien pour les jeunes. A 22 ans, c'est toujours les parents qui donnent l'argent"; "Les jeunes adultes ne trouvent rien du tout"...

Le sentiment d'insécurité des parents qui résulte de tous ces facteurs : "On a l'impression que personne ne vient nous aider"; "Il y a des problèmes de voisinage. Les grands ne peuvent pas rester dans les allées"; "On a du souci quand les petites filles sont dehors. On a peur tout le temps que quelqu'un les vole ou les viole. On n'est pas tranquilles. On est tout le temps à la fenêtre à les appeler"; "Quand les fils sont dehors, on a toujours peur"...

Les décalages entre les représentations des parents et les principes de l'accompagnement des acteurs sociaux dus tout à la fois à des malentendus et à un manque d'information des parents : "Les enfants manquent d'aide aux devoirs. Ils les obligent seulement à faire leurs devoirs, alors qu'il faudrait qu'on les aide"; "Au club ado, ils font des jeux toute la journée. Ils font du billard. Moi, je ne veux pas que mes fils apprennent à jouer au billard, je veux qu'ils apprennent à faire leurs devoirs"; "Pour les petites filles, il faudrait des activités de cuisine, de couture"... Une des personnes fait une suggestion : "Une bibliothèque serait une bonne idée; Ça pourrait donner aux enfants le goût de la lecture, les occuper ne serait-ce qu'une après-midi par semaine", l'accompagnatrice du groupe rappelle alors qu'un bibliobus passe dans le quartier, les quatre personnes réagissent en disant qu'elles n'étaient pas au courant !

* Sociologue, Grenoble (a réalisé l'entretien)
** Ethnopsychologue, ADATE, Grenoble